

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 43,  
à Monaco (Principauté).

**POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.**  
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers dont il est envoyé 2 exemplaires sont annoncés dans le journal.

**INSERTIONS :**

Annonces . . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames . . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 40. A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours. à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

**ABONNEMENTS :**

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 9 Septembre 1866.

**ACTES OFFICIELS.**

Une Ordonnance Souveraine, en date du 2 juillet dernier, modifie les tarifs des frais et dépens en matière civile, commerciale, criminelle et correctionnelle.

Le Prince, par Ordonnance du 28 août, a nommé dans l'Ordre de St-Charles :

Commandeur: M. Meurand, sous-Directeur au Ministère des Affaires Étrangères de France.

Officiers: MM. le Vicomte de Noë, de Clermont et Ponsignon, attachés au même Ministère.

Chevalier: M. Delabarre, idem.

Le Prince par Ordonnance du 29 août, a nommé M. Juan Garese Consul de la Principauté à Gibraltar.

**NOUVELLES LOCALES.**

La frégate cuirassée *Tetuan*, sur laquelle S. A. S. le Prince Albert est embarqué, a quitté Cadix le 24 août pour se rendre à Vigo et de là, à ce que l'on assure, au port de Zarauz, où réside en ce moment S. M. la Reine Isabelle.

Les journaux de Madrid ajoutent que la Famille Impériale de France et la Famille Royale d'Espagne se réuniront sur ce magnifique bâtiment.

S. A. S. Madame la Princesse Mère, de retour d'Allemagne, est actuellement au Château de Marchais.

La restauration des fresques de la grande galerie de la cour d'honneur du Palais, représentant les travaux d'Hercule, est entièrement terminée; cette

opération, confiée depuis deux ans à M. Carbillet, a parfaitement réussi.

Il reste encore à restaurer les peintures extérieures de la façade du midi, dues au pinceau du Caravage et dont l'état de dégradation serait inquiétant si des artistes habiles ne s'en occupaient promptement.

Tout nous présage que la saison d'hiver commencera cette année plutôt qu'à l'ordinaire; du reste, l'administration du Cercle des Étrangers s'est déjà préparée à recevoir dignement ses hôtes qui trouveront ici toutes les distractions mondaines et artistiques, bals, concerts, promenades, séances de prédication. Nous pourrions commettre des indiscretions, car nous sommes bien informés, et nommer les principaux artistes qui se feront entendre pendant le cours de la saison nouvelle, mais nous aimons mieux garder une sage réserve et ménager aux étrangers le plaisir des surprises.

Les travaux du chemin de fer près de la frontière de la Principauté étant à peu-près terminés, les entrepreneurs chargés de l'exécution de cette partie de la voie ont quitté Monaco où ils avaient établi leurs bureaux, pour se rendre à Beaulieu afin de donner une vive impulsion aux travaux qui sont encore à exécuter sur ce point, entre Beaulieu et Villefranche.

S'il faut s'en rapporter à nos correspondances, le mauvais temps continue à sévir dans le nord de l'Europe; et un hiver précoce succédera à un été pluvieux. Cela nous explique l'arrivée prématurée de quelques touristes qui d'ordinaire ne viennent pas à Monaco avant les derniers jours d'octobre.

La Principauté de Monaco, ouverte au souffle du midi, du côté de la mer, est abritée des vents du Nord par une chaîne de hautes montagnes qui offrent aux touristes des buts d'excursion très pittoresques. Un des points les plus élevés est le mont Agel, plus de onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette cime domine le pays tout entier.

On monte à l'Agel par la Turbie. Après avoir traversé la route de la Corniche, on prend à droite et l'on s'enfonce dans la montagne par un sentier rocailloux. Il faut monter sans regarder devant soi pour éviter la fatigue, car le but élevé de cette ex-

ursion, suivant la loi inexorable de la perspective, semble reculer à mesure qu'on avance.

Ce chemin, jusqu'à une certaine hauteur, se déroule entre des champs d'oliviers. Bientôt on arrive sur un plateau nu, et, comme à cette ascension rapide, la poussière et le soleil vous ont desséché le gosier, on n'entend pas sans plaisir les murmures d'une source coulant sous roche. Bientôt en effet, on découvre un immense bassin qui est, croyons-nous, le réservoir des eaux de la Turbie. Cette eau brillante comme le cristal est délicieuse. Du haut de ce plateau, on découvre une vaste étendue de pays, tant du côté de la mer que du côté des Alpes. A droite, le lac immense, éternellement bleu, un miroir de saphir; à gauche, de profondes vallées et des cimes ardues, une nouvelle mer dont chaque vague est une montagne; et ces flots de rochers ondulent jusqu'à l'horizon où les dernières cimes apparaissent couvertes d'une neige brillamment argentée par le soleil.

Montons encore. En nous rapprochant de l'Agel, nous en avons perdu de vue le sommet qui a disparu dans un pli de terrain. Ici plus de chemin; ce versant est semé de cailloux mobiles qui roulent sous les pieds et exposent le touriste à de fréquentes glissades, mais il n'y a aucun danger; la pente est encore assez douce et l'ascension aisée; cependant voici une citadelle de rochers qu'il faut prendre d'assaut. Chaque marche de cet escalier de Titans est une énorme roche; il faut pour le gravir des pieds de chèvre ou des jambes de géant. Aidons-nous des pieds et des mains; les nombreux escarpements du rocher facilitent notre escalade. Bientôt nous arrivons au fond d'une sorte de combe, stérile, pierreuse, mais fermée à tous les vents. Sur ce terrain caillouteux croissent en abondance des touffes de thym, de lavande et de serpolet, dont les parfums aromatisent l'air. Nous respirons un instant, dans cette oasis circulaire, cette flore vivifiante.

Montons encore; nous voici sur un plateau fertile; des champs labourés, des fermes, des troupeaux, des ruisseaux. L'hiver, inconnu à Monaco, s'est déjà fait sentir sur ces hauteurs; il y a de la glace dans les sources; tant mieux, nous aurons le plaisir de boire de l'eau frappée. Cependant nous montons toujours. Voici qu'enfin apparaît la cime de l'Agel; encore trois quarts d'heure de marche et nous serons arrivés.

Nous laissons à notre droite un petit sentier qui nous mènerait au sommet par une pente facile, mais il allongerait notre route de quelques kilomètres; allons droit devant nous à travers rochers et touffes

CHRONIQUE DU LITTORAL.

de houx dont les jets vigoureux couvrent ce sol aride d'une sombre verdure.

Chemin faisant, nous ramassons, au milieu des pierres, des morceaux de minerai de fer qui abonde en cet endroit, mais ce minerai ne peut pas être exploité car il contient trop de matières terreuses. La dernière crête de l'Agel est dure à escalader, mais c'est la fin de nos fatigues et nous montons vaillamment à l'assaut. Il faut encore s'aider des pieds et des mains. On arrive enfin et un spectacle magnifique se déroule sous le regard.

Le paysage est grandiose, et nous nous bornerons à l'indiquer car nous ne nous sentons pas le talent nécessaire pour le décrire.

Monaco, à nos pieds, apparaît grand comme une ruche; et le bloc énorme qu'on appelle la *Tête-de-chien* nous fait l'effet d'un humble pain de sucre; je ne sais quelle envie folle nous prend de l'emporter pour nous en faire un verre d'eau. Puis toujours la mer, au loin encadrée par les montagnes de la Corse, d'un côté; de l'autre par les monts de la Provence. A gauche, tout près de nous, Menton, plus loin Vintimille, la Bordighiera; plus loin encore, apparaît confusément noyé dans les brumes de l'horizon le profil occidental de la botte italienne.

Du côté de la terre notre vue plonge sur la vallée du Paillon. Au fond le torrent roule en serpentant, mais notre regard remonte lentement sur cet océan de montagnes dont je parlais plus haut. Frappées par le dernier rayon du soleil couchant, les grandes neiges semblent flamboyer. Nos yeux sont éblouis, nous dirions presque enivrés de lumière.

Notre compagnon de promenade craint que la nuit ne nous surprenne sur ces hauteurs et, nous l'avouons, il nous serait très difficile de retrouver notre chemin, là où il n'y a pas de chemin.

Nous nous hâtons de descendre et nous sommes assez heureux pour arriver à la Turbie avant la nuit. De là notre route est facile à retrouver; et nous nous arrêtons un instant, les yeux fixés sur Monte Carlo dont les lumières, par un curieux effet d'optique, semblent briller dans la mer.

FEUILLETON DU JOURNAL DE MONACO.

La Vierge au mouchoir.

NOUVELLE.

I.

Il y a quelques années, les habitués du *Café Divan*, à Toulouse, parlaient beaucoup d'une jeune fille tout récemment venue de l'Arriège: sa beauté avait attiré tous les regards; à sa vue bien des cœurs battaient, bien des désirs s'allumaient! A Foix, où elle était née, on la nommait Gabrielle; les étudiants l'avaient appelée *la Vierge au mouchoir*, à cause du foulard qu'elle portait en torsade sur la tête, selon la mode du pays. C'était une belle jeune fille, presque grande; des traits nets et purs; des yeux noirs et doux; une bouche petite et ronde; des cheveux opulents; une gorge riche de promesses; un pied petit, étroit et cambré. Son costume était simple et propre: une grande robe à longs plis, un petit fichu, et rien de plus.

Si belle et si jeune, et seule, que venait-elle faire à Toulouse? — Travailler. Sa famille était pauvre, très-pauvre: elle venait gagner dans quelque magasin de broderie un peu d'argent pour la secourir. Gabrielle brodait à ravir: à voir sa jolie petite main blanche et mignonne, on s'en doutait. Elle aimait beaucoup sa famille, qui, du reste, avait fait beaucoup pour elle. On l'avait tenue à l'école; on lui avait donné une éducation excellente; on s'était imposé de grands sacrifices pour en faire autre chose qu'une ignorante paysanne. Gabrielle en était reconnaissante; elle voulait payer sa dette; mais si elle avait été moins bonne enfant, elle eût été peut-être effrayée de son avenir. Jusqu'à l'âge de dix-

« La Compagnie du chemin de fer a informé le public que les trains n° 67, arrivant à Marseille à 10 h. 40 du matin, n° 26, partant de Marseille à midi, qui avaient été supprimés sont rétablis.

« Les trains n° 68, partant de Marseille à 6 h. du matin, et n° 21, arrivant à Marseille à 10 h. 28 du soir, sont rétablis à partir de la même époque, mais entre Marseille et Rognac seulement.

« Les trains n° 76, partant de Marseille à 10 h. 20 du soir, et n° 69, arrivant à Marseille à 12 h. 55 du soir, n° 29, arrivant à Marseille à 3 h. 57 du matin, restent supprimés jusqu'à nouvel avis entre Marseille et Arles.

S. Exc. M. Béhic, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, président du conseil général des Bouches-du-Rhône est attendu à Aix. Son Excellence doit descendre au château de la Mignarde qui sous le premier empire fut la résidence de la Princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon I<sup>er</sup>.

Depuis quelques jours on voit circuler en France la nouvelle monnaie romaine, et surtout la pièce de vingt sous. Elle a le poids et le diamètre de notre franc. Elle porte d'un côté: *1 lira* (une livre) 1864, et autour: *Stato pontifico*; le revers présente le portrait de Pie IX, entouré de cette légende; *Pius IX Pont. Max. (grand pontife) an XXI*.

C'est un échantillon de la monnaie frappée à la suite de la récente adoption, par l'Etat-Pontifical, de notre système monétaire, tel que l'a modifié la convention signée le 25 décembre 1865 entre la France, l'Italie, la Suisse et la Belgique.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire à propos des nouvelles pièces françaises qu'on frappe également en ce moment, ces monnaies (2 fr., 1 fr., 50 c., 20 c.) contiendront dorénavant au lieu de 9 dixièmes d'argent, 8 dixièmes 35 millièmes seulement.

sept ans, elle avait vécu heureuse, insouciant, dans les saintes affections et les douces jouissances de la famille, comme dans une fraîche oasis. On lui avait épargné tout soin et tout souci. On s'occupait d'elle; elle ne devait s'occuper de rien. L'excès d'amour pour son enfant rend parfois un père aveugle, imprudent. Par trop de tendresse, le père de Gabrielle lui avait déguisé sa position. Il lui cachait le désert derrière le mirage d'une complaisance et d'une bonté infinies. Tant que son travail put suffire à l'entretien de sa famille, ce père laissa vivre son enfant dans le beau pays des illusions. Mais enfin il devint vieux, infirme, et Gabrielle dut tout apprendre. C'est alors qu'elle partit de Foix et vint à Toulouse. — Croyez qu'il faut un grand courage à une honnête jeune fille pour affronter ainsi, seule, les dangers sans nombre qui assaillent la vertu des femmes dans une grande ville, et provoquent sa perte. Elle se dévouait. Sa conduite était irréprochable; on l'aimait partout; tous l'estimaient. Les étudiants eux-mêmes la respectaient, en regrettant de la voir si pauvre.

C'est une chose triste et injuste que la pauvreté d'une femme belle. La pauvreté d'une femme belle est un hiatus de Dieu dans l'harmonie des choses créées. C'est une erreur; ce n'est pas logique. La beauté n'est point faite pour la misère; les fleurs ne vivent point dans l'hiver. Je sais que le sort se plaît souvent à ces caprices; mais le sort est idiot. De ces considérations passons à d'autres. — Comment se fait-il que des gens pauvres et bornés, et mal faits, mettent au monde des enfants beaux, bien faits, spirituels? Nul ne connaît ce secret. Cependant vous serez peut-être près de la vérité si vous supposez que la beauté d'un enfant est le résultat physique, l'effet moral, la personnification vivante en une âme et un corps, du bonheur idéal de deux corps et deux âmes qui s'unissent. Un écrivain, amoureux passionné de la forme, dit qu'il faut faire de beaux rêves pour avoir de beaux enfants. — Gabrielle naquit dans un jour de bonheur.

On écrit de Marseille:

La foire Saint-Lazare est ouverte depuis le commencement de cette semaine au milieu d'un concours nombreux de personnes. Comme tous les ans, la place Saint-Michel présente une physionomie des plus animées, toutes les baraques étalant leurs marchandises sont parfaitement éclairées et toutes reçoivent la visite de nombreux acheteurs.

Le champ de foire est cette année couvert d'un assez grand nombre de loges, qui promettent force amusements variés et des flots bruyants de musique plus ou moins harmonieuse, la joie des enfants, le contentement des parents.

Le Jardin Zoologique n'a pas voulu non plus demeurer en arrière, et la direction de ce bel établissement, en vue d'attirer les étrangers dans ses pittoresques allées, a sensiblement augmenté la variété des hôtes du jardin.

COURRIER DE PARIS.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Il pleut toujours. Les marchands de parapluies suspendent des *ex voto* à la chapelle de Notre-Dame, et les directeurs de théâtre se frottent les mains. Parfois le soleil essaie de lutter avec les nuages, mais il est bientôt vaincu et il court se mettre à l'abri. On passe les soirées, par ce temps de déluge, à moins que l'on ne se réfugie dans l'arche, c'est-à-dire au théâtre?

Le Vaudeville a donné cette semaine le *Nouveau Cid* de M. Gabriel Hugelmann que les lauriers de Corneille empêchaient de dormir. Ses insomnies ne sont pas près de finir; la pièce a obtenu une chute éclatante et jamais enterrement ne fut si gai. Le public a chanté ce *de profundis* sur un air d'*alleluia*.

Avec une unanimité à laquelle elle ne nous a pas accoutumés, la critique du lundi a constaté la nullité

II.

Parmi les nombreux jeunes gens que la beauté de Gabrielle charmait, un étudiant en droit, surtout, montrait pour elle le plus généreux enthousiasme. A l'entendre parler de Gabrielle, on devinait tout de suite qu'il en était amoureux. C'était un garçon bien tourné, charmant, spirituel. Son visage, ouvert et intelligent, inspirait une sorte de sympathie instinctive; ses manières franches lui gagnèrent l'amitié de tous ceux qui le fréquentaient. Il était d'une belle taille, s'habillait proprement, mais sans recherche et sans affecterie. Son menton, sans être glabre, était constamment rasé. Il n'imitait pas certains jeunes gens, qui cherchent à se donner une figure originale, par une disposition quelconque, plus ou moins inédite de la barbe. Son air, l'heureuse expression de ses grands yeux brillants suffisaient pour le faire trouver beau. Il n'abusait pas de sa personne; il ne se doutait pas de ses perfections et ne se faisait jamais valoir. Il n'était cependant pas insensible à certaines marques d'attention, à certaines flatteries du regard de la part des femmes. On éprouve un doux charme à savoir que l'on plaît. Il aurait pu, à bon marché, passer pour un garçon à bonnes fortunes et tirer vanité de ses succès; mais je vous ai dit qu'il avait de l'esprit. Sans esprit, un homme beau est fatalement un fat; car la beauté a des privilèges et est l'objet de certains égards qui grisent les cerveaux faibles.

N'avez-vous pas lu dans la prose et les vers de M<sup>me</sup> de Girardin qu'en présence de certains hommes, les femmes se font coquettes sans s'expliquer pourquoi? N'avez-vous pas trouvé dans un roman de Th. Gautier certain passage où l'on vous dit qu'un homme beau trouve toujours devant lui des visages souriants, des mains tendues, des cœurs ouverts? L'étudiant en question, M. Robert Verdal, appartenait à cette classe. A première vue, on se serait battu pour lui. Tous les étudiants de

de cette pièce au titre prétentieux. M. Sarcey, qui ne trouvait aucun intérêt à la tragédie jouée sur la scène, a observé la comédie dans la salle et nous a donné un feuilleton très gai; M. Paul de Saint Victor a daigné juger sérieusement ce drame si peu sérieux et selon son habitude, M. Théophile Gautier est resté le plus indulgent des critiques, mais cette indulgence proverbiale ne donne que plus de poids à la sévérité de ses critiques d'aujourd'hui; c'est pourquoi je ne saurais mieux faire que de citer le fragment de son feuilleton consacré au *Nouveau Cid*:

« *Le Nouveau Cid*, de M. Hugelmann, a eu la destinée la plus orageuse qui ait agité depuis longtemps une salle de spectacle. L'intention de l'auteur, autant que nous l'avons pu comprendre à travers le tumulte, a été d'appliquer à la vie moderne les hauts sentiments de la tragédie. Selon lui, l'héroïsme, la chevalerie, le dévouement vivent toujours, car c'est le fond même de l'homme, quoique sous d'autres costumes. Nous acceptons très-bien ce point de départ. Notre époque renferme, nous n'en doutons pas, de nobles cœurs, de grands caractères, des âmes sublimes, des convictions inébranlables; nous conviendrons même que ce ne sont point ces types que le théâtre actuel représente le plus volontiers. Mais l'art, comme l'enfer, est pavé de bonnes intentions: il ne suffit pas de vouloir, il faut pouvoir; et M. Hugelmann, en calquant d'une main incertaine son œuvre sur le patron de Corneille, a entrepris une tâche au-dessus de ses forces. Corneille, comme *Cid-Hamet-Ben-Engeli*, a suspendu sa plume trop haut pour que personne la décroche.

« L'ancien *Cid* avait raison de tuer en duel l'insolent don Gomez qui avait insulté son vieux père; mais le nouveau *Cid* se pose un point d'honneur chimérique en se lamentant d'avoir tué à la bataille de Solferino le père de sa fiancée combattant dans les rangs des Autrichiens. Louise, la Chimène de la pièce, n'est pas placée entre son devoir et son amour comme la fille du comte de Gormas, car le caractère de la guerre moderne est précisément d'être impersonnelle. On se foudroie à distance, dans des nuages de fumée, presque sans se voir, la mêlée est

aveugle et aucune physionomie ne se dessine dans le choc de masses immenses. Il est vrai que Henri de Ponthieu a l'imprudence de rapporter une décoration prise sur la poitrine du vieil officier autrichien, qui fait pousser à Louise un malencontreux « c'est la croix de mon père! » dont le succès comme hilarité n'a pas été mince. Mais que deviendrait-on, grands dieux, si les morts des champs de bataille engendraient autant de vendettas? Ce serait à n'en pas finir, et c'est vraiment à tort que le frère de Louise provoque en duel l'officier français. Tout cela a été accueilli par des sifflets et des applaudissements ironiques, car souvent les salles sont prises de gaietés féroces et destructives qu'il n'est pas facile d'expliquer, et alors rien ne les amuse comme de briser en une soirée l'œuvre qui a coûté bien des jours et bien des mois. Le public ressemble alors à un enfant qui a pris son polichinelle en aversion, il lui arrache les yeux, lui crève les bosses, répand le son dont elles sont bourrées, fâché que ce ne soit pas du sang, lui disloque les bras et les jambes et les disperse au loin. Un chef-d'œuvre ne résisterait pas à une pareille disposition, et la pièce de M. Hugelmann n'est pas un chef-d'œuvre. »

Le classique Odéon a rouvert ses portes, le premier septembre, avec le *Maître de la maison*, de MM. Barbier et E. Foussier. Ce drame a été joué avec le plus grand succès. Les auteurs ont encore mis en présence la femme, le mari et le troisième acteur du triumvirat conjugal, je dis triumvirat car, en pareil cas, la femme affecte des airs d'indépendance toute virile; mais ils ont traité ce sujet rebattu à un point de vue à peu près nouveau. Ils nous ont montré, dans les premiers actes, l'époux subissant sa honte et courbant la tête, dans le but généreux de sauvegarder l'avenir de son enfant. Il ne faut pas que le déshonneur de la mère retombe sur la fille innocente. Mais vienne le jour où un honnête homme se sera chargé du bonheur de cette enfant, le mari outragé se redressera soudain, il revendiquera ses droits, chassera l'intrus qui a usurpé sa place au foyer et redeviendra véritablement le maître de la maison. Telle est cette pièce qui doit sa réussite à

A partir de ce jour, Robert et Gabrielle vécurent ensemble. Cette chambre était étroite, et tant mieux! on se voyait de plus près. Si vous avez été jeune une petite fois dans votre vie, vous comprendrez la grandeur de cette affection et et vous me dispenserez de vous raconter toutes les joies d'un premier amour. Attachés l'un à l'autre par une passion sincère, généreuse, profonde, ils vivaient, lui pour elle, par elle, en elle; elle pour lui, par lui, en lui! Le cœur faisait les principaux frais de cette union. Robert n'aimait pas en Gabrielle le plaisir d'aimer une femme, Gabrielle avait trouvé dans Robert l'homme de ses rêves. Sans l'un, le monde eût été incomplet pour l'autre. Je ne connais pas de plus enviables amours, et qui n'a pas aimé ou n'aime pas comme cela, est un être mal fait! Buffon a eu raison de dire:

« J'estime médiocrement un jeune homme qui n'a pas été amoureux. »

Cependant Gabrielle n'avait pas oublié son pauvre père, sa pauvre mère; elle leur envoyait le prix de son travail. Quoique Robert fut riche, elle voulut toujours gagner son pain à la sueur du front et depuis que l'étudiant était près d'elle, elle travaillait plus que jamais. De son côté, Robert, était devenu plus rangé, plus laborieux; Gabrielle stimulait son esprit. Ils parlaient de l'avenir souvent; ils travaillaient entre deux baisers!... Cette douce et touchante intimité dura deux ans sans s'altérer. Au lieu de se relâcher elle se resserrait. Les parents de Gabrielle étant morts dans l'intervalle de ces deux ans, Robert avait accepté avec orgueil d'être le protecteur de la jeune fille, qui, de son côté, avait reporté sur lui toutes ses affections, tout son cœur, se trouvant fière d'une telle protection.

On avait juré de ne jamais se séparer, comme jurèrent les amants. Mais Robert passa ses examens devant la Faculté, fut reçu avocat et dut rentrer dans sa famille. Il fallait se séparer! La séparation était impossible! Robert emmena Gabrielle avec lui à B\*\*\* à l'insu de ses

des scènes très émouvantes, habilement combinées avec quelques épisodes d'un comique de bon aloi.

Le nouveau directeur de l'Odéon est un vétérinaire du drame et même du mélodrame, mais le second théâtre-français n'est pas l'Ambigu-Comique; et M. de Chilly compte revenir à la franche comédie qu'on néglige un peu trop depuis quelque temps, car sous prétexte de moralité au théâtre, on-nous inflige des sermons en cinq points, et le *castigat ridendo mores* est un proverbe à peu près oublié dans la patrie de Molière et de Beaumarchais.

Maintenant voulez-vous le mot de la fin? C'est celui du commencement: il pleut toujours.

JULES BABIL.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 1<sup>er</sup> au 7 septembre 1866.

MENTON. b. *l'Hercule*, français, c. Deloye, sur lest  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
GOLFE JUAN. b. *Conception*, français, c. Olive, sable  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
MENTON. b. *St-Antoine*, français, c. Palmaro, c. citrons  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, français, c. Baralis, sable  
MENTON. b. *St-Pierre*, id. c. Marco, sur lest  
VILLEFRANCHE. b. *St-Réparate*, id. c. Mangiapan, chaux  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, m. d.  
ID. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, id.  
CANNES. b. *Rose Emilie*, id. c. Dozol, sable  
GOLFE JUAN. b. *Empyrée*, id. c. Marchio, id.  
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.  
GOLFE EZA. b. *St-François*, id. c. Orengo, briques  
ID. b. *Ulysse*, id. id. id.  
NICE. b. *Ames du Purgatoire*, id. c. Constantin, m. d.  
ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest

Départs du 1<sup>er</sup> au 7 septembre 1866.

NICE. b. *St-Second*, italien, c. Marcenaro, sur lest  
ID. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.  
ARLES. b. *St-Lazare*, français, c. Rey, id.  
VILLEFRANCHE. b. *Conception*, id. c. Olive, id.  
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.  
GOLFE EZA. b. *Victor*, français, c. Tourel, id.

Toulouse étaient ses amis. Toutes les femmes lui donnaient au moins un regard: Gabrielle aussi l'avait regardé et Robert, pour la première fois de sa vie, avait osé sourire à une femme dans la rue. Ils ne se connaissaient pas; ils se comprenaient.

Le hasard mit un jour Robert au bras de Gabrielle. — C'était en été. — Sur le soir, Gabrielle revenait du magasin où elle travaillait. Un de ces galants impertinents, qui n'ont pas d'autre occupation que d'insulter les femmes quand elles sont belles et pauvres se mit à la suivre avec une insupportable obstination, lâchant quelques menus propos égrillardes qui faisaient retourner les passants. Gabrielle, rouge de honte et de colère, marchait en tremblant. Elle arriva devant le *Café Divan*, où se trouvait en ce moment Robert avec quelques amis: ses yeux demandaient protection. Robert comprit. Il alla droit vers Gabrielle, la salua poliment; puis, se dressant en face de l'importun: — « Monsieur, je vous remercie d'avoir accompagné ma cousine: voici pour la peine. »

Et lui jeta deux sous — comme à un décroteur. — L'insulte était féroce. Le galant fit mine de se jeter sur Robert; mais celui-ci le tint à distance respectueuse et l'obligea bientôt à prendre la fuite, sous les huées impitoyables de ses amis qui s'étaient approchés... Robert reconduisit Gabrielle à sa chambrette.

III.

Pour si peu que vous ayez eu vingt ans, vous savez ce que c'est que la chambre d'une jeune fille comme Gabrielle; on ne vous la décrira pas: souvenez-vous! Gabrielle n'y introduisit pas son compagnon sans une petite résistance. Se trouver entre quatre murs, tête à tête, avec un jeune homme — qu'on aime! la jeune fille tremblait à cette pensée, mais Robert se montrait à la fois si tendre et si respectueux, Gabrielle se fit violence; elle ouvrit sa porte.

parents, à l'insu de tout le monde. Naturellement Robert songea à légitimer son bonheur, et il attendait l'occasion propice pour obtenir le consentement de son père à son mariage avec la jeune ouvrière. En attendant, celui-ci loua un magasin de broderie, de lingerie, etc.; et comme elle avait abandonné son *mouchoir*, personne de ceux qui l'avaient pu voir à Toulouse ne la reconnut. Sa beauté fit sensation; on parla d'elle: la clientèle arriva. Les plus riches dames de la ville se faisaient un plaisir d'aller chez elle pour leurs achats ou leurs commandes. Son petit commerce allait à merveille, et on n'oubliait pas Robert. Le soir, Robert et Gabrielle se retrouvaient, se parlaient et s'aimaient comme autrefois. — Cela devait finir, hélas!

IV.

Pendant la dernière épidémie, Robert mourut subitement. Ses parents, effrayés, n'osaient pas approcher de son cadavre: Gabrielle lui ferma les yeux, le baisa au front, et le pleura. Elle prit le deuil de cette mort. Elle pria longtemps pour le bien-aimé défunt. Sainte douleur, nobles prières, aucune oraison funèbre ne fut plus éloquente que vous!

La pauvre Gabrielle allait souvent au cimetière s'agenouiller sur la tombe où s'était anéanti son bonheur. Elle y restait de longues heures! Sa santé s'était dérangée; d'ennui, de chagrin, elle se mourait. Elle était pâle et amaigrie, et à la voir penchée sur une tombe, on aurait dit qu'elle y demandait une place!...

Un soir qu'elle était à sa station pieuse, elle s'évanouit de faiblesse. Le gardien du cimetière en ferma la porte sans avoir aperçu la jeune femme, et le lendemain, Gabrielle était morte sur la tombe de Robert. — *Priez pour eux!*

STROPH.

NICE. b. *St-Antoine*, français c. Palmaro, caisses citrons  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, sur lest  
 ST-RAPHAEL. b. *Eugénie*, français, c. Simon, id.  
 NICE. b. *Empyrée*, id. c. Marchio, id.  
 GOLFE JUAN. b. *St-Jean*, id. c. Baralis, id.  
 ANTIBES. b. *St-Pierre*, id. c. Marco, id.  
 CETTE. b. *Cœur sincère*, italien, c. Salomon, fûts vides  
 NICE. b. *St-Réparate*, français, c. Mangiapan, sur lest  
 ID. b. v. *Charles III*, national, c. Baudou, id.  
 VILLEFRANCHE. b. *Empyrée*, français, c. Marchio, id.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.  
 CANNES. b. *Rose Emilie*, id. c. Dozol, id.  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.  
 GOLFE EZA. b. *St-François*, français, c. Orenco, id.  
 CETTE. b. *St-Joseph*, italien, c. Viale, fûts vides  
 GOLFE EZA. b. *Ulysse*, c. Orenco, sur lest  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.

# Bains de Hombourg.

La Commission pour la cure de la ville de Hombourg, en raison des demandes nombreuses à l'honneur de publier les informations suivantes :

Tous les arrangements concernant les règles de la cure de la ville de Hombourg vont leur train ordinaire ; quant aux plaisirs de l'endroit, tels que concerts, opéras italiens, etc., etc. aucune interruption ni dérangement n'a eu lieu.

La ville n'a absolument été incommodée en aucune manière par des logement de soldats.

Toutes les voies de communication sont réouvertes.

Hombourg, le 6 août 1866.

*La Commission de la cure de la ville de Hombourg,*

ACKERMANN, D<sup>r</sup> DEETZ, DEINIGER, D<sup>r</sup> E. FRIEDLIED, DE MACK, MENGES, D<sup>r</sup> M. MULLER, RUDINGER, G. STRUMPF.

## A louer VILLA BIOVÈS

Située au quartier des Moulins, au bord de la mer, MONACO.

A VENDRE une belle maison avec terrasses et jardin. — Lots de terrains pour villas. S'adresser à M. Leydet, Notaire, rue des Briques, ou à l'imprimerie du Journal, rue de Lorraine, 13.

### Bulletin météorologique de Monaco du 2 au 8 Septembre.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
2 7mbre	"	"	"	"	"	beau
3	754 48	14 2	"	23 8	78	id.
4	760 95	12 1	"	23 6	72	id.
5	762 02	11 5	"	22 8	74	id.
6	761 31	11 6	"	22 7	72	id.
7	762 24	12 0	"	22 8	82	id.
8	761 28	12 5	"	23 8	83	id.

Ouverture le 15 Septembre

## HOTEL BELLEVUE

Rue des Briques, à Monaco, dirigé par M. ANTOINE DENDAAS.

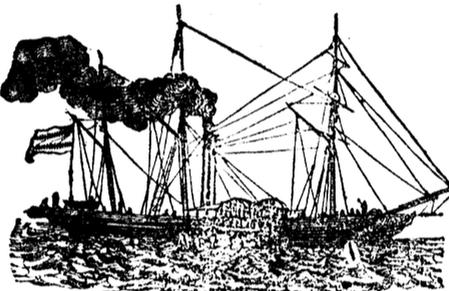
Jardins et terrasses avec vue sur la mer. Appartements et chambres meublées. — table d'hôte. Pension, — service à la carte. — Salons particuliers. — On parle plusieurs langues. — Prix modérés.

**A VENDRE** dans Monaco: diverses Maisons, partie de maison et magasins. S'adresser à M<sup>e</sup> BELLANDO, Notaire, place du Palais. 5.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

## CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Depuis le 4 juin les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du matin et à 5 h. du soir

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

## OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

Départ tous les deux jours : de Nice à 10 h. du matin ; de Monaco à 8 h. du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

## Omnibus entre Monaco & Menton

Deux Départs par jour : } de Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. 30 du soir.  
 de Menton à 11 — et à 5 h. du soir.

Prix des places : 2 fr. — à Monaco, rue de Lorraine, 11 ; à Menton au bureau des Messageries Impériales.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

VOITURES pour la promenade. — S'adresser à Henri Crovetto, près le Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n<sup>o</sup> 11.

# Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1866.

Grand et vaste ÉTABLISSEMENT DE BAINS DE MER : plage sablonneuse pareille à celle de TROUVILLE.

Les Bains de la Méditerranée conviennent particulièrement aux personnes nerveuses et aux tempéraments affaiblis, qui supportent difficilement les Bains de l'Océan.

Le magnifique Casino, élevé au bord de la mer, présente un panorama merveilleux, d'où le regard embrasse la Méditerranée sur une immense étendue. On admire la construction d'une NOUVELLE TERRASSE, qui encadre brillamment les jardins du CASINO.

Le CASINO, ouvert pendant toute l'année, offre aux familles étrangères les mêmes distractions et agréments que les Bains d'Allemagne: Hombourg, Ems et Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE et de BAL.

CONCERT deux fois par jour, l'après-midi et le soir dans la GRANDE SALLE du CASINO.

HOTELS, VILLAS et MAISONS MEUBLÉES : prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le GRAND HOTEL DE PARIS s'élève à la gauche du CASINO. Cet Hôtel, organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des Appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — CUISINE FRANÇAISE. — Service à la carte.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de Lyon en seize heures; de MARSEILLE en six heures.